

## Vie et mort des objets institutionnels improbables

***Pour situer le texte:** On trouvera ci-dessous un collage de cinq textes, égrenés au long de la dernière décennie (entre 2002 et 2010), qui tentent, dans des registres et sur des tons divers, de s'attaquer à une même énigme: comment, et à quel prix, est-il possible que puissent subsister pendant des décennies des formations institutionnelles qui, ni à leur fondation, ni ultérieurement, ne paraissent dans leur économie essentielle assimilables aux modèles dominants (tout en pouvant leur être conformes sous certains aspects)? Question elle-même marginale, assurément, qui ne peut intéresser, sauf curiosité philosophique ou sociologique particulière, que ceux qui, comme l'auteur, se sont identifiés à de tels espaces de pratique, et qui souffrent ou ont souffert d'éprouver leur éminente fragilité. La forme même d'une juxtaposition de fragments sommairement liés entre eux, avec pour seule architecture le rhizome dessiné par leurs redondances, marque le statut épistémologique de ce texte: celui d'un chantier qui demanderait encore bien des approfondissements.*

***Mots-clés:** institution improbable, Recherches et Promotion, Formation à partir de la Pratique, singularité, moment chaotique, moments de crise et classicismes, affleurement, alliance, technostructure, enveloppe institutionnelle, “les quatre coudées de la pensée”.*

*N.B. : Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur*

*Cette réflexion amorcée à plusieurs reprises, au gré des évènements, n'est pas dissociable du devenir au fil des années de deux terrains de pratique auxquels ma pratique a été intimement liée: Recherches et Promotion, et la Formation à Partir de la Pratique (F.P.P.). Mais ils ne seraient évidemment pas proposés à un public plus large si je ne pensais que leur portée dépasse les étroites limites de ce terroir d'origine. Elle s'adresse notamment à tous ceux qui, ayant réussi à développer des pratiques inattendues et satisfaisantes pour leur moi idéal, se retrouvent dramatiquement démunies quand ils ont le sentiment de les voir saccagées par le simple jeu de processus sociaux complètement décorrélés de ces enjeux fondateurs.*

*Toutefois, curieusement, son tout premier développement est venu se greffer incidemment sur la question de la place de la psychologie clinique dans l'université française, comme substitut à une quasi-impossibilité d'y inscrire en nom propre la psychanalyse: car il fallait alors rendre compte de l'existence singulière du département de psychanalyse de l'Université Paris VIII.*

Le lecteur intéressé pourra se faire une idée consistante de ces deux tentatives en se reportant au livre Penser à partir de la Pratique (Toulouse, Érès, 2004)

Extrait de *la Formation en psychologie. Filiation bâtarde, transmission troublée* (Lyon, PUL, 2004), p. 273

“Et c'est dans la lignée lacanienne, en y incluant les dissidences successives, qu'une importante fournée de philosophes (et non des moindres) se convertit à la psychanalyse. C'est dans ce contexte qu'à l'été 68 se créa, à la faculté de Vincennes, vitrine éblouissante de la modernité de l'époque, un département de psychanalyse qui ne voulait rien avoir à voir avec la psychologie, laquelle d'ailleurs le lui rendait bien.

Il existe bien depuis 1984 un "Département de Psychanalyse" à l'université Montpellier III, mais il fonctionne dans le cadre de l'UFR de Philosophie, délivre un master de Philosophie, et est d'autre part étroitement lié à celui de Paris VIII via l'Institut du Champ Freudien.

Ce ne fut qu'un épisode: malgré la qualité exceptionnelle de ses promoteurs, ce département, qui subsiste toujours au sein de l'université Paris VIII, resta seul de son espèce, et le fait n'a rien d'un accident de l'histoire. Il démontre que la psychanalyse ès-qualité n'avait pas de place dans la configuration d'équilibre de l'université française, ou plutôt qu'elle n'avait de place que comme doctrine de référence de certains courants au sein d'autres disciplines, notamment la philosophie, la linguistique, et la littérature. Et, quand même, la psychologie clinique: car finalement, loin des coups d'éclat médiatiques et presque honteusement, c'est à tout prendre sous sa bannière qu'au fil des années se fédérèrent de nouveau l'ensemble des universitaires ayant une pratique de la psychanalyse, quelle qu'en soit l'obédience, et même si c'était, pour certains, faute de mieux.

Elle y avait bien une place, mais seulement, et c'est une figure que nous avons déjà rencontrée, comme singularité héritée d'un moment chaotique. Sa subsistance au fil des décennies ultérieures n'est pas dépourvue de sens pour autant. Cette tranche d'histoire ne resta pas sans effet à long terme, et, là encore, rend visible au grand jour une vérité souterraine.”

*Ce premier développement était suivi quelques pages plus loin par l'application de la même théorie d'une "singularité héritée d'un moment chaotique", à cette autre singularité durable (jusqu'ici...) qu'est la Formation à Partir de la Pratique:*

op.cit., pp. 288-290

“On retrouvera ici la grille de lecture qui s'est imposée à nous à propos du département de psychanalyse de l'université Paris VIII - l'évident écart entre l'importance historique de ce dernier et le rayonnement très modeste de la FPP ne faisant en rien obstacle à un parallèle théorique: une singularité locale rendue possible par un moment chaotique de l'histoire, et qui subsiste malgré l'obsolescence des concomitants conjoncturels improbables qui l'ont autorisée; cette subsistance s'expliquant par la congruence de cette singularité avec une configuration structurelle souterraine dont elle devient l'affleurement visible.

Canal Psya

Je suppose *ici* sans importance les circonstances particulières à l'origine de la FPP, liées à la fois à la contingence de parcours personnels et à celles de l'histoire locale. Elles en ont beaucoup ailleurs: j'ai tenté, depuis ma place de "fondateur", de théoriser à ce sujet là où cela avait du sens, à savoir dans le journal [ ] qui sert de trait d'union à tous les acteurs et partenaires du département de l'université Lumière Lyon 2 qui est le cadre institutionnel de la FPP, entre autres. M'adressant ici à un lectorat que j'imagine défini par l'intérêt porté aux pratiques de la psychologie en général, aux pratiques sociales en général, et à l'institution universitaire, je m'en tiendrai à ce qui, dans mes projections sur lui, et donc assez arbitrairement, peut lui donner à penser, - cohérent, en cela, avec la thèse d'une pertinence du procès de théorisation *dans le seul contexte d'un espace d'alliance déterminé.*

Si la singularité de la FPP résulte bien de la convocation explicite et exclusive à une théorisation à partir de la pratique, c'est que cette convocation, adressée à une population de praticiens en demande de formation en

psychologie, l'est *depuis l'université* - alors que contredisant dans leur fondement même les normes du discours universitaire, elle n'aurait pas dû pouvoir s'y déployer sous peine de disqualification.

Comme bien souvent, le paradoxe qui dit l'énigme est la clé de l'énigme: c'est bien *parce que* la FPP déplaçait au grand jour, du fait de circonstances locales et contingentes, la face masquée d'une contradiction matricielle, qu'elle a pu s'enkyster. On reconnaît là le scénario commun à l'événement traumatique, au passage à l'acte, au bouc émissaire et à l'enfant-symptôme - et c'est également ce qui fait apparaître ce que l'analyse institutionnelle nommait un "analyste": lorsque le refoulé fait retour, il n'est plus refoulable. Sa résurgence dans le champ de la représentation interdit de l'en expulser. Nous conviendrons de dire qu'il subsiste à l'état *d'affleurement*.

Les deux termes d'une contradiction sont rarement à leur point d'exact équilibre, là où l'individu ou l'ensemble social qu'elle habite, se posant également sujets de l'un et de l'autre, se représentent à eux-mêmes comme divisés. Le plus souvent, au contraire, l'un des termes est incorporé dans l'identité, et le second ne se manifeste qu'en hantant le premier, soit sous forme de symptôme masqué, soit sous forme de noyau clandestin et honteux, soit sous forme de part sacrificielle fécalisée, soit sous forme d'exception localisée et clairement subordonnée faisant fonction d'exutoire et parfois d'alibi. C'est de là que l'affleurement vient le déloger, en se donnant à voir comme explicitement, et donc incontournableement, identifié à lui. Il affiche l'identification à la part ombreuse. Ils ne reste plus qu'à le mettre à mort symboliquement, ou à le sacraliser - en se souvenant ici qu'à l'origine le "sacré", c'est le "séparé".

#### **la FPP comme affleurement**

Nous allons, pour conclure ce périple, examiner comment la FPP occupe une telle place, la contradiction matricielle étant à chercher exactement au point

souffrant que j'ai nommé "le défi perdu" de l'alliance perdue du praticien et des augures.

Pour que la FPP puisse durer, il fallait concrètement que deux conditions soient remplies: qu'elle rencontre un public, suffisamment nombreux et fidèle; et que l'université, au minimum la tolère, et au maximum l'encourage. Cette deuxième condition se subdivise, car il fallait à la fois la tolérance et la complicité du sous-système disciplinaire de la psychologie, et celles du reste de l'université. Sur tous ces fronts, c'est, par des entrées différentes, la même faille souterraine qui a joué.

Il faut d'autre part distinguer les effets primaires de la convocation (ceux qui résultaient d'elle directement, et qui ont donc opéré dès le départ, autorisant l'implantation initiale et la stabilisation de l'entreprise) et les effets secondaires, ceux qui ont résulté du développement de celle-ci au long de plus de vingt ans d'histoire, et fait surprise par rapport aux attentes initiales. Il va sans dire, mais encore mieux en le disant, que tous ces effets ne sont lisibles que statistiquement. À chacune des évocations qui va suivre pourraient correspondre une liste non négligeable de contre-exemples, et ces variations minoritaires n'en font pas moins partie à part entière de l'histoire de la FPP, l'assortissant de parcours qui n'ont pas moins d'intérêt que les autres. Ce n'est donc pas comme dégagement d'une essence normative mais comme éléments d'accès à une interprétation socio-historique qu'il convient de les lire."

À deux occasions, c'est à propos de *Recherches et Promotion* qu'il m'est d'autre part arrivé d'aborder cette question de la durée d'entreprises improbables. Le contexte n'y appelait pas au ton compassé de la théorie: c'était lors de fêtes, qui avaient en commun de marquer toutes deux une étape importante dans l'histoire de cette longue aventure. La première lors du départ en retraite de celle qui parmi mes successeurs à la direction exerça cette fonction le plus longtemps, et au reste beaucoup plus longtemps que moi: Hélène BORIE. La seconde, malheureusement, pour marquer, dans l'émotion et la dignité, sa disparition par absorption définitive dans une sorte de syncytium institutionnel comme la technostructure a toujours aimé en fabriquer.

En 2003

En juillet 2010

De ces deux allocutions (comme on dit), prononcées à partir de notes délibérément informelles, le texte a été écrit presque immédiatement, et peut donc être considéré comme fidèle. D'autre part, de la première, je n'ai retenu que ce qui, au delà de la personne qui en était l'occasion, tentait d'interpréter l'histoire:

“Quelques années après qu'Hélène ait pris la direction de RP, en 1988, il y eut une grande crise. La DRASS d'alors avait simplement décidé de rayer RP de la carte. Ce furent six mois d'une belle et douloureuse bagarre, menée par tous, avec en première ligne Hélène, Jean-Pierre CLAVERANNE et moi. Il est inutile ici d'y revenir en détail. Mais ce moment fut exemplaire parce qu'au delà des causes conjoncturelles, la question qui se posait était celle de toute institution qui traverse un changement d'époque, et singulièrement de toute institution en train de sortir de son âge héroïque: mourir ou changer. Avec

pour corollaire, cette autre —insoluble —question: à partir de quel point changer est-il se trahir?

Mais cela avait commencé bien avant. La question était déjà lisible dans les conditions mêmes où Hélène avait pris la direction. C'est en effet à partir d'une lettre adressée aux salariés, dans le contexte du début des années 80, où elle analysait assez rudement une crise qui se perpétuait, que certains sont venus la pousser à prendre cette fonction dont il avait été convenu après mon départ qu'elle devait tourner annuellement. C'était alors de l'intérieur même que se posait la question de changer ou de disparaître.

Jusqu'alors, RP s'était certes fait une place dans l'appareil du secteur "enfance inadaptée", qui devenait d'ailleurs de plus en plus une des ramifications de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler "le social". Mais c'était en grande partie la place de poil à gratter. La stratégie délibérée et constante d'Hélène fut de contraindre l'institution à s'inscrire sans restriction dans l'appareil administratif et social. Il fallait passer par dessus la nostalgie de l'époque héroïque et perdre les bénéfices du fantasme du "village gaulois", et cela n'a pas été si facile.

(...) L'institution a beaucoup changé, elle s'est alourdie, et certains ont pu penser que RP y avait perdu son âme. Par moment, j'ai eu peur de cela moi aussi, très peur même.

Mais cette peur était contredite en revanche par de multiples petits signaux rassurants. Quand je venais à RP de loin en loin, pour une intervention par exemple, j'avais toujours le sentiment de me retrouver en pays de connaissance. Les anciens des promotions que je n'avais pas connues étaient bien toujours des anciens de RP, avec leurs travers comme avec leurs vertus d'ailleurs. Je voyais RP recruter des formateurs que j'avais connus d'autre part et en qui j'avais confiance.

Ces alternances de peur et de réassurance posaient en fait la question la plus fondamentale: c'était quoi, au juste l'essentiel?

Si c'était la pensée 68, alors là oui, tout a été balayé. Mais pour moi en tout cas, l'essentiel n'était pas là. J'insiste: n'avait jamais été là. Le projet de RP était antérieur à 68. Et j'ai toujours dit que la fécondité de RP était le fruit d'un échange vivant entre la génération des pionniers de l'après-guerre et la génération de 70, bien loin de l'image d'un lieu "où l'on croit que le monde a commencé en 1968" que véhiculaient certains au dehors. Et à l'autre bout, une fois la culture soixante-huitarde morte avec l'air du temps, quand on voit comme est sinistre ce qui en a survécu dans certaines réserves naturelles à droite et à gauche, on préfère se féliciter que RP ait tourné le dos à ce destin.

Pour moi, l'essentiel résidait dans deux aspects qui sont en fait intimement liés. Des aspects qui apparaissaient peut-être moins sur la scène publique, dans les assemblées générales ou les espaces décisionnels— et le deuxième moins encore que le premier...Mais qui étaient toujours présents dans les espaces plus intimes, petits groupes, notamment d'analyse de la pratique, colloques singuliers avec les formateurs, et particulièrement dans la préparation des mémoires.

Premier aspect: que ce soit un espace de liberté de penser. Moins au sens commun du "libre-penseur" se démarquant des contraintes institutionnelles et sociales sur la pensée, encore que ce fût important aussi, qu'au sens d'une libération de la pensée par rapport aux contraintes internes que son histoire fait peser sur chacun, ce qui a pour corollaire un accent jamais démenti sur l'élaboration.

Mais plus profond, plus essentiel encore, et fondateur aussi en fait du premier aspect: le rapport au métissage, et je préfère dire à la bâtardise. Lorsque la première promotion à passer le diplôme d'état, un texte avait surgi sous ma plume qui commençait par "ce fut le grand rendez-vous des bâtards".

Et quelqu'un m'a rappelé beaucoup plus tard, car je l'avais oublié, que j'avais dit, pendant l'année qui a séparé mai 68 de l'ouverture de RP "je voudrais que ce soit un endroit où ceux qui n'ont de place nulle part trouvent une place".

De tels espaces, il y en a eu d'autres. Mais il y en a peu qui ont duré. Car ils sont d'une extrême fragilité aux aléas du monde extérieur. Ce sont des pratiques de l'ombre qui ne subsistent qu'à l'abri de modèles en phase avec celui-ci. Ainsi, ce qui peut se lire dans l'après-coup, c'est que les idées et les pratiques de l'après 68 avaient juste servi d'interface, de couche protectrice, en rapport avec ce qui prévalait alors dans son environnement. Et Hélène en a permis la survie en substituant une autre interface, celle d'une alliance avec la technostucture.

Et de toute façon, à bien y regarder, le système de l'enfance inadaptée n'est rien d'autre qu'une surface de tension entre le cœur de la société et ses marges... Un espace qui de même ne peut prêter attention aux sujets souffrants à qui il se prétend destiné qu'à l'abri derrière le paravent de modèles idéologiques recevables au dehors. C'est peut-être l'une des originalités d'R.P. d'avoir institué cette tension au cœur même de l'espace de la formation.

Et en allant encore plus loin, il me semble que la fonction de direction, dès lors qu'elle cherche à être autre chose qu'un rouage bureaucratique, remplit semblablement la fonction d'interface protectrice, qui filtre ce qui sort de l'intériorité institutionnelle et ce qui y rentre pour permettre à celle-ci d'être elle-même dans une relative constance. Il me semble que cette fonction, Hélène l'a pleinement remplie – on peut dire qu'elle s'est épuisée à la tenir. Cela vaut à soi seul le plus appuyé des hommages.”

*Sept ans plus tard, alors que se réalisait précisément cette disparition par absorption contre laquelle nous nous étions battus farouchement en 1989, mais cette fois avec le consentement actif de l'association gestionnaire, le ton n'était plus le même. Je cite ici l'intégralité de mes propos:*

“Depuis qu'on m'a demandé de parler ce soir me viennent, en y songeant, un flot de souvenirs décousus, faits essentiellement de citations; citations de citations même, voire même une citation de citation de citation, puisqu'elles ont en commun de m'être déjà revenues ces dernières années, lors des nombreuses occasions où j'ai été sollicité de raconter l'histoire. Auto-citations pour beaucoup, mais, vous le verrez, pas seulement.

À commencer par celle-ci: à l'automne 1988, lors de l'assemblée générale de feu l'ACFPS, dont j'étais, pour une période brève, (mais tumultueuse), président, j'avais ajouté à un rapport moral qui avait égrené bien des choses difficiles, qu'au fil des années, nous n'avions cependant

*“jamais oublié de rire”.*

Ce soir, ce soir de fête, c'était l'occasion ou jamais de respecter cette constante et de prendre le ton du rire. Mais je n'y suis pas arrivé. Trop présente est la tristesse de voir disparaître, au bout de quarante et un ans, le nom de Recherches et Promotion.

Ceux qui me connaissent savent que à quel point j'ai été navré— (c'est une litote) – par la fusion des associations: car il était évident qu'elle déboucherait tôt ou tard sur ce qui arrive aujourd'hui. J'ai repensé à l'année 89, à notre belle bagarre pour que ne disparaisse pas l'entité “RP” , menacée, déjà, par la logique technocratique de concentration des institutions vivantes en énormes entités abstraites et supposées “fonctionnelles”. Et voilà que 21 ans après, nous en

Entre l'A.C.F.P.S., gestionnaire historique de R.P. et l'association gestionnaire de l'Institut du travail Social de Lyon

sommes rendus à ce contre quoi nous croyions nous être durablement prémunis. Comme pour vérifier la maxime stoïcienne que l'on doit à Sénèque:

*"le destin conduit ceux qui consentent et traîne ceux qui refusent".*

Cela dit, on a 24h pour maudire ses juges, et à peine plus pour maudire l'histoire. En soulignant bien que l'alternative à la maudire n'est pas de l'oublier, de la glisser sous le tapis ou de la mettre dans le placard: c'est de la comprendre. Nous y travaillerons plus tard, ce n'est ni le lieu ni le moment de l'élaboration théorique. J'en dirai juste qu'on peut aussi voir le verre à moitié plein, et s'émerveiller qu'on ait pu tenir pendant si longtemps la gageure d'avoir fait pleinement exister une belle aventure coopérative, dans les formes d'une délégation de service public dépendant entièrement, aussi bien du point de vue juridique que financier, de l'appareil d'Etat.

Plus mon propos de ce soir prenait forme, plus il devenait une sorte de récit légendaire, de reprise mythique, de ce qu'aura été RP, avec toute l'ambiguïté mais aussi toute la richesse essentielle du rapport entre la légende et l'histoire.

Presque quinze ans après l'ouverture de Recherches et Promotion, quelqu'un m'a rappelé une phrase qu'elle m'avait entendu dire avant cette ouverture, et que j'avais complètement oubliée:

*"je voudrais que ce soit un lieu où ceux qui n'ont de place nulle part ailleurs trouvent leur place".*

Cette phrase, je ne l'avais sans doute pas oubliée par hasard. On peut imaginer que c'est parce qu'elle était le cœur même de la tentative qu'elle avait dû être renvoyée dans la tache aveugle autour de laquelle s'organise toute entreprise humaine. Et, en y repensant, je crois que RP, cela a, vraiment, été ça.

Un lieu d'asile pour les errants, ou plutôt les erratiques. Non: plutôt une "place de sûreté", comme celles que l'édit de Nantes avait concédées aux protestants. Et en même temps, pour la plupart, une halte de passage, une oasis pour retrouver sa source avant de repartir. Pour les éducateurs en

formation, évidemment, par la force des choses (certains y seraient bien restés pourtant, si l'obtention du diplôme ne les avait mis dehors). Et pour une grande part, aussi, des salariés, dont j'ai été, tandis il est vrai que d'autres y ont posé leur sac pour des décennies, jusqu'à la retraite.

Certains de vous l'ont déjà lu, dans l'un des textes poétiques qu'avait suscité en moi la réussite éblouissante au DEES des premières promotions, j'avais écrit:

*"nous avons un nom et un corps".*

Une institution aussi, a un nom et un corps. Pour la plupart, c'est le lieu qui fait office de corps. Mais pour RP, la pérennité du lieu n'a pas été d'une très grande importance. Le déménagement du mois prochain sera le cinquième, et les précédents, sans être vraiment sans conséquences, évidemment, n'en ont pas affecté l'essentiel. Comme si le lieu n'avait pas l'essence d'un enracinement, mais plutôt celle d'un campement nomade, d'une yourte qu'on peut plier pour la redéplier un peu plus loin, ou de ces châteaux entre lesquels se déplaçait jadis constamment la cour des rois et des seigneurs les plus puissants, avant que ne s'impose une nouvelle structure de l'espace qui les ancrerait dans une capitale fixe.

La vraie enveloppe, donc, ça aura été le nom. Ce qui m'a fait repenser à son origine. Quand l'école n'était qu'un projet, dans tous les documents préparatoires, elle ne s'appelait pas "Recherches et Promotion", mais "la Communauté". C'était une référence appuyée à Emmanuel MOUNIER et au personnalisme, qui nous avaient également et profondément marqués, André VIALLE et moi. C'est pour cela que le mot communautaire figure dans le titre de l'association gestionnaire du Rucher – "Association pour la Rééducation Communautaire de l'Enfance Inadaptée", aussi bien que dans celui de l'ACFPS "Association Communautaire pour la Formation aux Pratiques Sociales". Et puis je ne sais pas pourquoi, au dernier moment, alors que l'imprimeur attendait le bon à tirer du document d'information qui devait être diffusé en urgence

Cofondateur de Recherches et Promotion. Cf pour plus de précisions; [http://cnahe.medicosocial-ra.fr/documents/cr\\_actes\\_rucher.pdf](http://cnahe.medicosocial-ra.fr/documents/cr_actes_rucher.pdf)  
Maison d'enfants fondée et dirigée jusqu'à sa retraite par André VIALLE

(nous avons eu le feu vert pour démarrer en mai 69 pour accueillir la première promotion en septembre!), quelque chose m'a retenu. Je ne sais pas quoi. Comme une pudeur sans doute. J'ai appelé André au téléphone, et là, très rapidement, nous avons fait un mini-*brainstorming*. Et nous avons trouvé ça. Oh bien sûr les mots avaient du sens, pour dire qu'on était "en recherche" (et non bien sûr qu'on allait "faire de la recherche"), et que notre cible était le public de ce qu'on appelait alors "la promotion sociale". Mais j'ai souvent pensé après qu'on aurait bien pu trouver n'importe quoi d'autre, – "providence et bicyclette", "la boîte à café", "les petits lutins roses", que sais-je encore ?... –, ça aurait été pareil. RP c'est très vite devenu comme un nom propre, aussi bête qu'un nom propre, un nom de famille, qui ne tire pas son sens de sa valeur proprement lexicale mais de l'histoire accumulée qu'il résume. Ce qui disparaît aujourd'hui, c'est le nom de famille dans lequel se sont reconnus et fédérés des centaines, des milliers de gens, en près d'un demi-siècle.

Bien des choses ont bien sûr changé. Bien des éléments ont disparu que j'imaginai consubstantiels, à commencer par l'autogestion. Et souvent, de loin, je me demandais si derrière la pérennité du nom, l'essentiel avait bien perduré. Alors me venait toujours, tôt ou tard, un signal infime, mais sans équivoque, qui me rassurait entièrement. Ainsi à plusieurs reprises quand Catherine avait envoyé à RP, pour négocier la mise en place d'une action de formation continue, des gens de Valence qui ignoraient tout de nos liens historiques à l'institution, et qu'ils revenaient conquis par cet endroit où ça respirait, où l'on vous écoutait, où l'on pensait. Ainsi quand, pendant le colloque sur l'histoire du Rucher en 2003, je déjeunais à la même table qu'un groupe d'éducateurs en formation de RP que j'écoutais parler de leur pratique et de leur formation, et que l'une d'entre eux lâcha:

*"C'est vrai qu'on ne vient pas à RP par hasard"*

Ainsi encore quand je vois fonctionner sur la région ce réseau informel mais serré de connivence entre des espaces de pratique aux objets parfois très

différents, mais reliés par une sorte de fil rouge caractéristique, un réseau où RP n'est jamais bien loin... Ainsi enfin quand y revenant cet automne, et alors qu'il n'y reste presque aucun de ceux qui y étaient déjà quand j'en suis parti, j'ai ressenti presque physiquement ce qui vous prend parfois quand on revient plusieurs décennies après dans une maison de son enfance, et qu'on se croit revenu magiquement en arrière, avec les mêmes odeurs et les mêmes sensations, même si plusieurs meubles ou si la couleur des murs ont changé, et même si une nouvelle aile a été construite.

Alors, bien sûr, la perte, avec le nom, d'une configuration juridique spécifique, ne peut pas ne pas faire craindre une rupture mortelle dans cette continuité quasi-miraculeuse. En tout état de cause, si elle perdure, ce ne sera plus à la faveur de cette enveloppe fantasmagique qui s'est jusqu'ici étayée sur une identification claire de la structure dans des frontières repérées. Ce sera parce qu'autre chose s'y sera substitué. Bien entendu cet "autre chose" ne saurait s'établir par le décret d'une volonté consciente. Mais il n'est pas interdit de la rêver. C'est comme un enfant à venir: il ne sera pas celui qu'on a rêvé, mais ce qu'il sera découlera, même si c'est de façon imprévisible, de la façon dont on l'a rêvé. Et même si c'est à vous, et non plus à nous, de le rêver, il ne nous est pas interdit de le faire, au moins pour notre égoïste compte.

Et là m'est beaucoup revenue la métaphore de la diaspora juive, très prégnante pour moi depuis que j'ai découvert qu'une moitié au moins de moi en provenait, moitié qui a fait résurgence grâce au miracle de la transmission psychique, malgré le soin qu'on avait mis à tenter de la nier, ou peut-être à cause de lui.

Car les juifs aussi, s'installaient souvent, parfois pendant plusieurs générations: et, que ce soit à Grenade ou à Prague, à Varsovie ou en Avignon, c'était, aussi, toujours, à la faveur de la protection du prince. Jusqu'à ce que le

prince change, ou change d'avis, et les expulse brutalement... Alors il fallait repartir, trouver une autre terre d'accueil, avec un autre prince. Ce n'était pas un choix: c'était ça ou rien.

Et en même temps, la terre ne comptait pas. On y était, on n'*en* était pas. Même le nom de famille n'existait pas, on n'a fini par en adopter un que pour satisfaire aux exigences des sociétés civiles modernes – d'où la facilité ensuite à en changer au gré des migrations et des persécutions: l'identité n'en était pas affectée. Et chacun avait en revanche deux noms propres, l'un, le vrai, presque secret, utilisé seulement dans les grandes occasions, notamment de la vie religieuse. Et un autre, pour la vie quotidienne, le seul que connaissaient les *goïm*.

La seule terre, selon la tradition, c'étaient

*"les quatre coudées de la Torah".*

Dans l'horizon de cette métaphore, on peut toujours s'adapter à d'autres lieux, d'autres temps, d'autres mœurs: peu importe s'il y a quelque chose d'essentiel qui reste à l'intérieur, et qui reste immuable. Les marranes espagnols ont pu pendant deux siècles pratiquer tranquillement un catholicisme de façade, à l'abri duquel ils conservaient, bien cachée dans sa crypte, la foi qui faisait leur identité.

Mais la *torah*, c'est encore une particularité. Cela s'est ensuite, pour beaucoup, laïcisé pour devenir – si je peux me permettre d'inventer la formule – "les quatre coudées de la pensée". Car une diaspora, ou bien ça fabrique de l'attachement farouche à une singularité culturelle, une langue, un folklore, une cuisine, une vêtue; ou ça fabrique une citoyenneté de l'universel. Nous sommes de la seconde espèce...

Alors voilà, camarades. Il vous faut repartir... Repartir, avec la question: qu'allez vous emporter dans vos bagages, quel bien précieux entre tous

camouflé au fond du baluchon ou de la valise en carton bouilli, entortillé dans la banalité d'une enveloppe insignifiante?

Il n'est pas si facile à nommer, ce bien précieux. Peu de temps avant la crise de 88-89, la petite bureaucrate qui avait ensuite décidé de rayer RP de la carte, avait repéré lors de je ne sais quelle manifestation régionale un groupe d'éducateurs en formation à RP, et était venue leur poser la question: "Expliquez-moi ce que vous faites là-bas". Et ces innocents de lui répondre naïvement;

*"RP ça ne s'explique pas, il faut le vivre"*

Je dis "naïvement", car ils ne s'étaient pas rendu compte qu'ils avaient ainsi fabriqué de la haine, en tout cas c'est avec une haine manifeste dans la voix que cette personne rapportait ensuite, répétitivement, l'anecdote.

Mais, à leur décharge, comment eussent-ils pu lui faire vraiment entendre ce lien si difficile à décrypter entre l'étrangeté, le travail de se réunifier autour des traces d'une blessure innommée, le pont à refaire en permanence entre la singularité d'un sujet mal inscrit et l'universalité de l'humanité...?

Pour terminer, je vous livre encore sans commentaires trois de ces citations insistantes, qui, pour ne pas s'être brochées d'elles-mêmes sur le fil de mon propos, n'en sont pas pour autant de moindre importance.

La première, cette phrase tirée d'un verset de l'Exode

*"Souviens toi que tu as été étranger en Egypte".*

La seconde, cet extrait d'un poème de René CHAR qui trônait, gravé dans la pierre au mur de la salle de séjour de Monique ALLIOD:

*"Celui qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience".*

Et la dernière, tout-à-fait apocryphe celle-là, qui était la dédicace qui m'était venue, il y a presque trente cinq ans, pour un livre à écrire qui ne l'a jamais été:

*"À vous tous, gens sans terre, que j'ai aimés, pour les murs illégitimes que nous avons pétris."*

*Enfin peu de temps après, invité par la grâce d'un ami, à intervenir lors d'un colloque de sociologues spécialistes de l'action sociale, au milieu desquels je me sentais comme une sorte d'extra-terrestre, j'ai choisi de rebondir sur le thème du risque pour reprendre à grands traits cette même question:*

“J’ai cru comprendre que j’avais été sollicité à cause d’un passé marqué par la création de quelques dispositifs de formation, dont deux émergent plus particulièrement: Recherches et Promotion, un centre de formation en cours d’emploi d’Educateurs Spécialisé, et la Formation à Partir de la Pratique, qui est une formation à la psychologie dans un cadre universitaire. Mais la fondation de la première, une aventure qui a duré sous ce nom jusqu’à l’été dernier, remonte à plus de quarante ans, et l’autre, plus vivante que jamais, à plus de trente ans. Le monde a beaucoup changé depuis, je ne suis plus, depuis déjà longtemps, en charge de ces formations, et je ne sais pas si un témoignage quasi archéologique serait bien utile aux acteurs sociaux contemporains.

Ce que je peux faire, c’est peut-être essayer de comprendre justement ce qui leur a permis de durer, – alors que leur inscription dans deux espaces socialement bien balisés et soumis à de puissantes forces d’homogénéisation (un diplôme d’Etat et un grade universitaire), aurait dû conduire leur singularité, reconnue de tous ceux qui ont un peu suivi ces deux histoires, à se dissoudre en quelques années, soit par disparition institutionnelle, soit par normalisation.

En si peu de temps, inutile même de commencer à décrire ces deux histoires. Quitte à m’en servir comme exemples, je vais donc me contenter de jalonner grossièrement la réflexion plus générale que ce retour sur ma pratique passée a suscitée en moi, autour de la question suivante: comment est-il possible qu’une singularité, au sens mathématique, puisse être à l’origine d’un

objet social relativement durable – donc *ipso facto* inscrit dans une trame historique structurée, à l'aune de laquelle il est pourtant hautement improbable. Et là encore faute de temps, je ne pourrai faire mieux que de proposer quelques éléments d'un cadre conceptuel pour tenter d'attraper cette question.

Par “inscrit”, j'entends ici qu'il parvient à maintenir simultanément un équilibre interne et un équilibre dans les échanges de toute nature qu'il entretient avec son environnement. Par exemple, pour une formation, ces échanges sont faits de flux de personnes (en formation, formateurs, personnels administratifs, services généraux), de flux financiers, et de flux symboliques conditionnant les deux autres.

Bien entendu, devant cette question, on ne peut rien espérer de mieux qu'une lecture a posteriori : le processus est en grande partie chaotique, et les régularités qu'on peut tirer de l'expérience ne font rien de plus que moduler les probabilités. En termes prospectifs, l'expérience peut faire prédire des impasses ou éviter des erreurs stratégiques, mais jamais garantir la survie d'un système.

Question première: qu'est-ce qu'une histoire improbable ? au pied de la lettre elles le sont toutes, puisqu'il n'y en a pas deux identiques. Ce qui peut-être improbable, c'est une configuration d'équilibre particulière, régulant un micro-système social dans ses aspects organisationnels, idéologiques, temporo-spatiaux, libidinaux, narcissiques, etc., sur un modèle fondamentalement différent de celui qui, dans une société donnée et à un moment donné de l'histoire, prévaut majoritairement dans les micro-systèmes similaires. Par commodité j'appellerai “institution” ces micro-systèmes, bien que toutes ne correspondent pas exactement à ce qu'on entend d'habitude par ce mot.

Sachant aussi que la question de la pérennisation, pour une entité sociologique comme pour un sujet, pose la vaste question du maintien de l'identité dans le temps: on ne saurait survivre sans changer peu ou prou, faute d'un environnement qui resterait également immuable, et c'est arbitrairement

que les parties prenantes d'une institution estiment qu'un changement est une fidélité à l'essentiel ou une trahison: chaque moment d'une histoire remettant en question l'alliance qui fédérait ces parties. A Recherches et Promotion, par exemple, l'abandon de l'autogestion autour de 1990 a soulevé la question de son caractère essentiel ou accessoire quant à la substance même de l'institution.

À partir de là: deux niveaux d'analyse se superposent:

celui des conditions sociales propices à la fondation, puis à la pérennisation d'une entreprise improbable.

et celui des stratégies (délibérées ou inconscientes) qui améliorent la probabilité de cette pérennisation.

Conditions sociales peut s'entendre à toutes les échelles, depuis celle de la société globale jusqu'à celle de d'espaces sociaux locaux en passant par tous les niveaux intermédiaires.

Par rapport à la question qui nous occupe, on peut, grosso modo, – sachant que c'est un modèle simpliste qui appellerait beaucoup d'affinements, – repérer un moment historique sur un espace à deux dimensions selon deux axes relativement indépendants:

l'un oppose aux extrêmes ce que j'appellerai faute de mieux les classicismes aux périodes de crise. J'appelle classicisme une période massivement organisée sur un modèle d'équilibre dominant, et crise une période où ce modèle d'équilibre est vigoureusement concurrencé par un modèle que nous dirons "montant".

l'autre oppose aux extrêmes les périodes fermées, à faible entropie, laissant peu de place aux modèles innovants ou simplement différents, et les périodes ouvertes, à forte entropie, où l'on voit au contraire foisonner l'innovation.

J'ajoute que les différentes échelles que j'évoquais à l'instant peuvent être en phase aussi bien qu'en contraste de phase les unes vis-à-vis des autres, ce qui entraîne une grande complexité dans l'analyse d'une institution déterminée.

On peut dire globalement que dans les périodes de classicisme, les périodes ouvertes (par exemple la Renaissance) sont des périodes où des modèles nouvellement triomphants ne craignent plus grand chose de ceux qui les ont

précédés, et parachèvent leur installation en autorisant un très grand nombre de variations, – entre lesquelles un processus de type darwinien opère ensuite un tri sévère, qui débouche sur un temps de classicisme fermé (par exemple le siècle de Louis XIV). Et dans les périodes de crise, il arrive que l'explosion d'un modèle montant prend tout le monde par surprise et lui permet d'occuper le terrain bien au delà de la réalité des rapports sociaux (par exemple les années 70): on a donc une période ouverte, qui est suivie de périodes de restauration, ou si l'on préfère de réaction, où le modèle attaqué se défend de façon rigide selon une modalité obsidionale, en colmatant systématiquement toutes les brèches, et on débouche sur une période fermée.

Dans une temporalité plus fine, des conjonctures plus aléatoires peuvent ouvrir des moments d'indétermination, des interstices fugaces, où s'infiltrent des tentatives qui ne parvenaient pas à percer. Ainsi le projet de formation en Cours d'Emploi qui a abouti à Recherches et Promotion stagnait depuis deux ans, lorsqu'il fut soudain "boosté" juste après 68 par une offensive syndicale d'envergure pour obtenir la formation et la qualification des personnels en place non diplômés, ce qui n'était pas du tout le fondement théorique de notre projet. De même la FPP n'a pu exister que parce qu'on me propulsa à une direction d'UER à laquelle je n'aurais jamais pensé, simplement parce que dans une situation bloquée on était trop heureux de trouver un marginal non marqué par les antagonismes du moment.

Il va de soi que les périodes ouvertes des deux types, comme les occasions interstitielles, sont propices au démarrage des aventures improbables, dans la mesure où, à ce stade, il suffit d'une ressemblance parfois assez vague avec les modèles montants ou en voie de consolidation pour bénéficier d'une sorte d'effet de halo et d'être porté par la vague. Durer est une autre affaire...

Ce qui permet le plus souvent de durer, c'est que, même dans les périodes de classicisme les plus fermées, le modèle dominant le plus hégémonique ne peut être monopolistique. Toute culture doit faire une place à ce qu'elle cherche

à nier. Cela peut prendre la forme de petites niches écologiques enkystées ou souterraines, permettant de se conserver en position d'équilibre avec un environnement restreint, qui réussit à fonctionner en circuit fermé. Ou cela prend la forme d'institutions présentées par le modèle dominant comme "expérimentales", souvent même très valorisées comme telles. Ces "expérimentations" là ne sont jamais analysées pour en tirer bénéfice en vue d'une éventuelle généralisation: elles servent de contre-assurance et d'abcès de fixation par rapport à des requêtes latentes ignorées par le ou les modèles dominants mais insistant à la marge. En somme on peut survivre soit en parvenant à se faire ignorer, soit au contraire en bénéficiant d'une idéalisation forcée. Un des collègues engagé dans la Formation à Partir de la Pratique faisait ainsi observer, avec son humour habituel, que ce dispositif est présenté depuis trente ans comme un dispositif innovant... Et inversement, il y a 20 ans, Lapassade, en mission d'inspection à Lyon, et à qui j'expliquais ce que nous faisons dans notre coin, m'a dit simplement: "Vous avez réussi ce à quoi nous avons échoué à Vincennes". A l'échelle nationale, nous relevions du premier modèle, et à l'échelle locale du second.

Aucun de ces deux statuts ne fournit toutefois la moindre garantie à terme. Les "expériences", comme les structures "underground", sont périodiquement prises dans des rafles, un peu de la même façon que les princes médiévaux tiraient le plus grand profit de la protection qu'ils garantissaient aux prêteurs juifs, jusqu'à ce qu'un aléa politique les fasse expulser sans délai ni ménagement, quitte à en retrouver d'autres un peu plus tard, ou à les remplacer par les Lombards ou les Cahorsins.

C'est pourquoi ces conjonctures favorables n'ont d'effet durable que si elles sont relayées par des stratégies, conscientes ou non. En l'espèce il s'agit pour l'essentiel de stratégies d'alliances. L'enjeu est d'identifier les catégories d'acteurs sociaux extérieurs à l'institution dont l'appui en conditionne la survie. Selon les cas, il pourra s'agir, comme on l'a vu, soit de minorités déjà

structurées ayant déjà organisé leur auto-suffisance, ou, variante, d'acteurs dispersés dont certaines requêtes essentielles ne trouvent aucune traduction dans les modèles sociaux existants; soit, à l'opposé, de couches dominantes ou candidates à la dominance, quand une traduction de ce qui anime l'entreprise est possible dans la langue de cette couche, ce qui sous-entend qu'il y a une synergie possible entre les enjeux de l'une et de l'autre (fût-ce, le plus souvent, au prix d'un précieux malentendu).

Dans notre cas, les deux fois, les alliances se sont nouées dans les deux directions. Dans la première, du côté des praticiens de ce que j'ai appelé la mésinscription, identifiés à la souffrance des sujets stigmatisés, et qui ne se reconnaissent que partiellement dans la fonction de régulation sociale qui leur est assignée. Dans la seconde du côté de la technostructure moderniste, en gros dans la période 1970-1990, lorsque ses enjeux fondamentaux étaient de lutter contre le mode d'organisation arborescente caractéristique des sociétés paléo-industrielles, et pour qui le thème idéologique de l'innovation et du changement était alors au premier plan. Avec d'ailleurs un chaînon intermédiaire important: celui de la mouvance néo-libertaire héritière de mai 1968, qui s'est lentement décantée au fil des années, une partie se fondant dans la technostructure, une autre partie s'enkystant dans un underground nostalgique avec qui nous avons finalement gardé peu de liens.

La suite de l'histoire illustre bien le caractère dialectique de telles alliances. En effet, la hiérarchie des enjeux de la technostructure s'est modifiée, une fois qu'elle eût pour l'essentiel bien assis sa place dominante – quitte à retrouver ses postures et ses alliances d'antan quand elle se confronte à la puissante réaction de type thermidorien qui s'est développée depuis une dizaine d'années. C'est donc autour des thèmes idéologiques de la gestion que s'est déplacé le primat, avec une transposition souvent naïve dans le secteur social, (ainsi d'ailleurs que dans celui de la recherche), des techniques de gestion moderniste apparues

L'arborescence se traduisant par le primat de l'organisation hiérarchique, par opposition à l'organisation en réseau qui caractérise les sociétés neo-industrielles.

depuis un demi-siècle dans le secteur productif et marchand. Dès lors, apparaît un antagonisme radical entre les deux alliances précitées.

En effet, dans la première, il est question de relation d'objet au sens psychanalytique, d'identité, de filiation, de transmission. Il y est aussi question de partialité, et donc d'antagonismes et de luttes en contrepoint avec les alliances. Il y est enfin question de passion. Dans la seconde, il est question d'optimiser une combinatoire d'entités abstraites, sur un modèle fonctionnaliste, avec un discours centré sur la concertation et l'échange généralisé, et une pratique centrée sur la mise en concurrence et l'orchestration volontariste d'un processus de sélection darwinienne, (soit par disparition des concurrents jugés les moins performants, soit plus souvent sur la fusion forcée, qui n'est pas sans rappeler, quoique avec d'autres ressorts, la concentration du capital telle que la décrit Marx). C'est d'ailleurs ce qui vient d'arriver à Recherches et Promotion après quatre décennies de stratégie d'alliance plutôt bien menée avec la technostructure de l'appareil médico-social, entrecoupées d'ailleurs de quelques moments d'antagonisme frontal; ce qui prouve que quand on soupe avec le diable on n'est jamais assez sûr d'avoir une cuiller assez longue. C'est aussi ce qui pourrait arriver un jour à la Formation à Partir de la Pratique, si dans la mise en coupe réglée de l'institution universitaire par le redoutable appareil technosturcturel de la recherche contemporaine, celui-ci s'apercevait de son existence.

Encore une fois, ces quelques ébauches de thèses ne sont qu'un bâti à grands points. L'analyse d'autres tentatives les enrichiraient et les affinaient assurément. Il appartiendrait en particulier à des acteurs directement engagés dans les pratiques, ce que je ne suis plus, de proposer des modèles stratégiques propres à traiter efficacement avec la technostructure contemporaine, en exploitant intelligemment ses contradictions afin de minimiser les dégâts de l'omniprésente idéologie gestionnaire (que je ne confonds pas avec les exigences incontournables, elles, d'une gestion réaliste et rigoureuse).”

*La simple lecture de ces cinq textes dégage les quelques fils qui dépassent de l'écheveau et appellent à l'approfondissement:*

- comment peut-on affiner le concept de position d'équilibre improbable mais stable (c'est-à-dire ne pouvant accéder à l'existence qu'à la faveur de conjonctures exceptionnelles, mais trouvant, pour perdurer, à la fois une stabilité interne et un biotope suffisamment favorable?)*
- en quoi la notion d'objet institutionnel improbable, au delà de la définition purement statistique, est-elle liée à l'enjeu fondateur d'une alliance à l'objet que j'appelle mésinscrit, et servait -elle dans ces textes de substitut métaphorique à l'idée d'institutions s'assurant comme mésinscrites?*
- jusqu'où peut-on transposer dans l'histoire des institutions une théorie de la transmission intergénérationnelle, et notamment le jeu dialectique du brassage des lignées identificatoires, et de l'adaptation à une réalité sociale dont l'historicité, où si l'on préfère la mutabilité, a été porté à l'extrême par les sociétés néo-industrielles contemporaines?*
- comment peut-on penser plus finement la dialectique de l'alliance contrôlée avec les forces dominantes ou montantes, et du repli stratégique dans des cryptes?*
- comment peut-on penser la fonction de l'institution comme surface de contact semi-perméable avec son environnement social, protégeant le pacte fondateur de ses "actants", de la même façon qu'une entité vivante protège son idiosyncrasie des variations*

*aléatoires ou régulières de son milieu, en maîtrisant les échanges avec lui?*

- *dans une telle perspective, quel est l'intérêt de définir partialement la fonction de responsable d'institution comme celle d'un garant du fonctionnement optimal de cette surface de contact?*